

« Le silence des uns assure le repos de tous »

Éloi de Grandmont

Volume 7, Number 1, février 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036477ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036477ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

de Grandmont, É. (1971). « Le silence des uns assure le repos de tous ». *Études françaises*, 7(1), 49–57. <https://doi.org/10.7202/036477ar>

ÉLOI DE GRANDMONT

«Le silence des uns
assure le repos de tous»*

** Nous remercions M^{me} Suzanne de Grandmont, épouse de l'écrivain, d'avoir bien voulu nous communiquer ce texte, écrit au printemps 1970. Eloi de Grandmont est décédé subitement, le 25 novembre 1970.*

L'hôtel est à l'image de M. Bouteille, le patron. La façade, au demeurant, reste avenante, bien que glacée et raide; l'intérieur a un avant-goût de sédiment. Pour grimper les escaliers de ce bâtiment, pour le faire sans risque d'accident, il faut posséder des dons d'alpiniste. Pas une seule marche horizontale, sans compter qu'il en manque. J'ai fait le calcul plusieurs fois et ne suis jamais parvenu au même résultat.

On ne peut pas s'agripper à la rampe, parce qu'elle est si gluante, si sale, si visqueuse qu'on risquerait de se casser la figure. On glisserait bêtement, quoi ! De plus, à chaque palier, il y a de grands trous, noirs et traîtres, qui donnent sur la cour. Si, en face de ces trous, vous posez le pied sur du bois pourri, c'est la chute dans le vide. Il est recommandé de faire particulièrement attention aux trous pratiqués dans les murs du cinquième et du sixième. À cette hauteur-là, la chute libre signifie, presque à coup sûr, la mort.

Autrement dit, en cas de simples foulures, cassures ou fractures, la direction de l'établissement a retenu les services d'un médecin éminent, professeur à la Faculté. Les cours terminés, ce Maître n'a qu'un petit détour à faire pour passer à l'hôtel. Il vient tous les jours. En cas. Il

vient en fin de journée. On l'attend. Ainsi les travaux entrepris et la lutte contre la décrépitude de la maison se poursuivent.

Pendant que le docteur boit l'apéritif avec la patronne, les femmes de chambre aident les blessés à descendre.

Ces femmes de chambre sont d'une agilité d'écureuil, d'une prudence de chat et, en même temps, elles sont fortes comme des chevaux. Allez donc essayer de comprendre. Leur bataillon ne compte pas plus de deux ou trois blessés en un mois (entendons-nous, blessés par elles). On en vient à penser qu'elles ont des ailes et qu'elles s'envolent dans la cage de l'escalier. Elles-mêmes se blessent à l'occasion, mais uniquement pour dissimuler leur état angélique. Elles descendent les escaliers comme autrefois on marchait sur les eaux.

Bouteille a remarqué cela. Il sait penser ce qu'il est nécessaire de penser. En douceur, il a fait sa cour à une femme de chambre; cachée dans un coin sombre, au premier palier, le moins dangereux, elle l'attend et elle le conduit par le bras jusqu'à sa chambre du sixième. Bouteille la récompense avec des morceaux de pain sec, qu'il chipe au restaurant de la Comtesse. Parce que cette femme a des ailes, il la traite comme un pigeon de la place du Théâtre-Français.

Rodolphe Leterme, qui travaille dans une usine de machines à coudre à Châtelleraut, reçoit de son oncle Bouteille des lettres amusantes et enthousiastes. « Mon hôtel est merveilleux. De la fenêtre de ma chambre, je vois l'église Saint-Germain-des-Prés... (Vieux menteur ! Sa chambre n'a même pas de fenêtre, seulement un petit carreau qui donne sur la cour.) ... et, dimanche dernier, j'ai bien cru voir entrer Jean-Paul Sartre à la messe dialoguée de neuf heures. Mais, ce qui me distrait davantage, c'est le robinet d'eau froide. Que le robinet d'eau chaude donne de l'eau froide, mon Dieu, cela est sans surprise dans un hôtel parisien. Mais mon robinet d'eau froide à moi m'a

servi, ce matin même, une eau brûlante. Simple erreur de plomberie. Que dis-tu de cela, mon petit Rodolphe ? »

Rodolphe Leterme a tout de même assez de bon sens pour ne croire que la moitié des extravagances de l'oncle Bouteille. Il veut bien accepter le robinet d'eau chaude, mais pas celui d'eau froide.

*
* *
*

Voilà qu'un soir, dans la pénombre du troisième escalier, Bouteille déclare soudain, avec un sérieux d'inquisiteur :

— Mademoiselle, vous allez me dire votre nom.

— Eulalie Mercoton.

— Madame ?

— Mercoton, Eulalie, jeune fille.

— Mademoiselle Eulalie Mercoton, j'ai une remarque à vous faire. Je vous ai vue ce soir, pour la deuxième fois, en compagnie d'un nègre. Je n'aime pas cela, dans mes chambres surtout.

— Nous ne faisons rien de mal. Ce noir sénégalais suit les mêmes cours que moi et, lorsque le temps le permet, nous travaillons ensemble.

— Ce grand nègre ne me plaît pas. Je le connais. Il habite le quartier. Chaque matin, au restaurant de la Comtesse, à l'heure de mon petit déjeuner, au moment où je commande à Giorgio, en italien, mon *caffé latte*, il vient s'asseoir à la table voisine et il dit à Giorgio en élevant le ton :

— Un blanc.

Le pauvre Giorgio, incapable de saisir une malice en français, ne passe pas de remarque. Le mot est pour moi, je le sens. Le nègre avale son blanc et il part. Le lendemain matin, même jeu.

— Il aime le vin blanc ...

— Mademoiselle Mercoton, écoutez-moi, j'ai vu des Chinois avaler des blancs et même des rouges. L'impression n'est pas la même. Le jaune surprend, mais il n'inquiète pas. Tandis que chez le nègre, il faut toujours redouter la tradition ancestrale du cannibalisme.

— Oh ! ... Ça suffit !

— Taisez-vous ! « Le silence de chacun assure le repos de tous. »

— Pardon ?

— Venez sous la veilleuse.

Deux visages blafards apparaissent sous une veilleuse qui semble en train de mourir, beaucoup plus que de veiller. Derrière eux apparaissent deux grands noirs. Bouteille, en se retournant, les aperçoit. Bouteille a trop bu. Il voit double. La peur, comme un mal de ventre, le plie en deux. Il court, il monte, il espère se rendre au sixième. Il cherche refuge, comme un écervelé, dans les bras de la femme de chambre, sans l'ange gardien. Il est perdu. La chute est instantanée, comme si l'un des deux noirs de l'ombre lui avait donné un bon petit croc-en-jambe.

Le lendemain matin, il fut incapable de se lever. Simple foulure au pied, a dit le docteur. Mais Bouteille paraissait tourmenté au-delà de son mal.

*

* * *

Bouteille est, de nouveau, un peu ivre, à cause de son pied.

— Mademoiselle Mercoton, je cherche le nom du philosophe qui a écrit cette phrase admirable : « Le silence de chacun assure le repos de tous. » Je voudrais en retrouver l'origine. Ici, je n'ai rien. Ma bibliothèque est demeurée dans ma gentilhommière de Tombouctou. Je suis très embêté, car cette phrase admirable sur le plan de l'hôtellerie

possède un pouvoir maléfique. J'en suis intimement convaincu. Vous vous souvenez ? Au moment où je venais de prononcer cette phrase, le destin m'a précipité dans l'abîme. Je suis revenu de cet enfer, Dieu merci ! Blessé, moralement, surtout. Oui, merci à la Providence et merci à vous, mademoiselle. Vous êtes une envoyée du Ciel, je l'ai compris, un être angélique. Ah ! Oublions les deux Sénégalais. Un esprit le moins perspicace devine que, sous le masque de la simplicité, se cache un vaste savoir. Et je ne serais pas étonné que vous connaissiez le nom de mon philosophe. Allons, mademoiselle Mercoton, faites un effort.

— Comment dites-vous ?

— La fameuse phrase, et profonde, que vous avez lue sur le mur : « Le silence de chacun assure le repos de tous. »

— Un instant, s'il vous plaît.

Elle sort.

Bouteille demeure seul une demi, un quart de minute, les yeux fixés sur son pied encapuchonné de blanc.

Elle revient.

— Touring Club de France.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Le philosophe qui a écrit cette phrase, c'est le Touring Club de France.

— Oh ! ...

Bouteille ouvrit de grands yeux et prononça avec émotion :

— Le Touring Club de France. Comme c'est magnifique. Merci, mademoiselle, merci mille fois. Je reposerais plus tranquille à présent. Venez que je vous embrasse.

Docile, elle se pencha vers Bouteille qui l'embrassa sur la joue. Cela se fit sans passion, en souplesse et en mollesse. Seul un léger frémissement, dans le pied valide

de Bouteille, pouvait préfigurer la naissance d'un sentiment destructeur.

Dégagée de l'étreinte, Eulalie Mercoton quitta l'hôtel au pas de course, sans ajouter un mot.

Bouteille prit une feuille de papier et il écrivit à son neveu cette simple question : « Mon petit Rodolphe, toi, le grand connaisseur en toutes matières, que penses-tu des nègres ? »

*

* *

Né sous le signe de la Vierge, Bouteille savait le sens des mots qui gouvernent un destin. Il connaissait l'attrait magnétique, féminin, presque femelle, de l'homme né sous la Vierge. Il savait que ces quatre mots « savoir, vouloir, oser et se taire » doivent prendre forme de devise, de but et de programme. Il le savait, mais ne s'en souciait guère.

Dans sa réponse, Rodolphe, retour de vacances, ne parlait que des joies de l'Italie, du bonheur de vivre avant de mourir, d'une pizza dont le piment et la tomate, malgré la présence de trois filets d'anchois, l'avait enchanté. Il parlait d'un certain chianti, jeune comme l'amour, de l'hôtel Tre Querce sur la Riviera del Conero, d'une ravissante Italienne qui avait des cuisses uniques au monde, de l'importance d'aller en Italie, plutôt que de rechercher les excitations existentialistes de Saint-Germain-des-Prés, excitations un tantinet surannées à son goût.

Eulalie Mercoton écoutait la lecture de la lettre. Elle attendait la fin avec cet air morne des personnes qui aiment fixer du regard les boutons de chemise du voisin.

Bouteille déclara à haute voix que son neveu était un « petit ceci et un petit cela ». Eulalie sortit de son rêve et répliqua qu'il était grossier de parler ainsi.

— Vous êtes en colère. Si moi, je lui écrivais ... à votre place ... On ne sait jamais ...

Lui continuait à boire.

— Vous ne le connaissez même pas, ce morveux, et tout de suite vous êtes amoureuse.

Le Sénégalais entra brusquement dans ce que l'on pourrait appeler le « bureau » de Bouteille. Bouteille se leva, si l'on peut dire, et décréta d'une voix pâteuse :

— Ici, dans mon hôtel, les nègres, j'en ai un peu marre.

Eulalie relisait la lettre de Rodolphe.

Le grand noir répliqua, en souriant :

— Figurez-vous que moi aussi, j'en ai assez de votre hôtel mortel, mortel à tous les points de vue. Même si je ne l'habite pas, et j'ai bien l'intention d'aller me faire tuer ailleurs.

Il sortit.